



ANDRÉ DAVID

Histoires de Sachs et de corde

II

I l était une fois un beau canapé en cuir tête-de-nègre confectionné par Jansen. Coco Chanel en fit cadeau à Maurice Sachs. Sur la recommandation de Jean Cocteau, Chanel avait chargé Maurice de lui constituer, comme je l'ai écrit dans la livraison de juin, une bibliothèque composée de premières éditions et de tirages limités. Avec son charme indiscutable, celui-ci avait conquis l'amitié de la célèbre couturière, qui ne devait jamais voir la couverture du moindre livre malgré les solides avances allouées à ce projet.

En ce temps-là, le poète Pierre Reverdy faisait une retraite à l'abbaye de Solesmes. Sachs, qui l'avait connu par Max Jacob, alla lui rendre visite et le persuada de rentrer à Paris avec lui. Le poète de *la Lucarne ovale*, qui annonça le surréalisme, se laissa fléchir et tous deux prirent la route pour la capitale. Chemin faisant Maurice parla de Gabrielle Chanel avec enthousiasme, clamant sa séduction, son esprit, son génie, tant et si bien que Reverdy manifesta le désir de faire sa connaissance. La rencontre eut lieu. Le poète et la couturière se plurent et une idylle naquit. Sachs avait alors une garçonnière square de Port-Royal. Il y invita ses deux amis à « boire un verre » et sut disparaître discrètement. C'est ainsi que son logis devint le lieu habituel des rendez-vous des nouveaux amants. Jugeant sans doute le mobilier peu confortable pour l'usage qu'elle en faisait, Chanel offrit à Maurice le superbe canapé de Jansen.

Cependant, le cher Maurice, dépensant toujours dix fois ce qu'il gagnait, se trouva une fois de plus sans le sou, loyer, électricité, gaz, téléphone impayés, sans compter cent autres dettes criardes. L'idylle Chanel-Reverdy ayant pris fin ou émigré ailleurs, Maurice estima l'heure venue de s'alléger du poids de son logement.

A cette même époque revenait des Etats-Unis le psychanalyste français Jean Froy Witman, qui s'installa à l'hôtel en attendant de trouver un appartement pour continuer à Paris son métier de psychanalyste.

— J'ai ce qu'il te faut, proposa Sachs, mon propre appartement,



COCO CHANEL, par Don

entièrement meublé, avec un canapé exceptionnel pour tes clients. Je te cède le tout, bail compris, pour cinquante mille francs. (Notons que nous sommes dans les années 1928-1930.)

— C'est merveilleux, remercia Jean Froy Witman. Je donne congé à mon hôtel et je m'installe sans délai.

Quarante-huit heures avant l'emménagement de ce dernier, Maurice convoque un de ses amis, un Egyptien nommé André Gérakhi, auquel il tint le langage suivant :

— Veux-tu un beau canapé de chez Jansen, une occasion inespérée ?

— Peut-être, hésite l'autre. Cela dépend. Combien ?

— Pour toi, vingt-cinq mille francs.

— Volontiers, accepta Gérakhi, mais j'aurai besoin de deux fauteuils pour faire un ensemble.

— Si tu vas chez Jansen, tu paieras le prix ultra-fort. Je connais un petit artisan qui travaille à merveille et qui te fera tes fauteuils pour moitié prix.

— Dans ce cas, j'accepte, mais je repars pour l'Egypte dans trois jours.

Sachs se montra définitif :

— Je me charge de tout mais, étant actuellement à court d'argent, je te serais obligé de me régler les fauteuils et leur transport car tu comprends que mon artisan n'a pas les moyens de travailler autrement qu'au comptant.

— Soit, accepta André Gérakhi, je vais te signer un chèque.

— Je n'ai pas de compte en banque, expliqua Sachs. Je préférerais des espèces.

Le brave Gérakhi sortit son portefeuille et s'exécuta.

Le soir même le canapé était revendu à un troisième acheteur.

Et le pauvre Jean Froy Witman dans tout cela ? Le lendemain de son installation au Port-Royal, le mobilier était saisi, l'électricité, le gaz, l'eau, le téléphone coupés, et il reçut un avis d'expulsion pour loyers impayés.

L'histoire ne se termine pas là. La situation rebondit comme dans un vaudeville de Feydeau. D'Alexandrie, Gérakhi réclame à cor et à cri, mais en vain, son canapé et ses deux fauteuils. Tout ce qu'il reçoit, c'est un télégramme ainsi conçu : « *Tu ne m'auras pas.* Signé : *Canapé.* »

Quant à Witman, il a beau tempêter, menacer, il est noyé sous de fallacieuses promesses.

A quelque temps de là, un dîner réunissait au *Vouillemont*, toujours à la table des delle Donne, Maurice Sachs, Gérard Magistry et le docteur Dausse (mort depuis, qui fut marié quelques mois à la fille de Colette de Jouvenel). La porte de la salle à manger s'ouvrit inopinément sur un André Gérakhi frais débarqué de son Egypte natale. Entrée inopportune s'il en fut, tout au moins pour Maurice, qui, après les poignées de main et les embrassades générales, se leva soudain et articula, défaillant :

— Je me sens mal. Excusez-moi. Je monte dans ma chambre. (Il habitait une petite chambre au sixième étage de l'hôtel.)

— Je t'accompagne, s'empressa le docteur Dausse.

Un quart d'heure s'écoula dans l'inquiétude. Le docteur réapparut mais seul.

— Maurice a une crise d'appendicite, il faut le transporter à la clinique mais il n'a pas d'argent. Que chacun de nous fasse quelque chose. Monsieur delle Donne (père de Robert) faites une geste : une dizaine de mille francs suffiraient.

Bien entendu, M. delle Donne, qui était la générosité même, ne se fit pas prier et remit les dix mille francs au docteur Dausse, et Maurice, qui n'avait rien du tout, fut installé à la clinique Franklin, une poche de glace sur le ventre. Chaque jour, de nombreux amis, en tête desquels Cocteau ouvrait la marche, lui apportaient des fruits, des fleurs, des livres, des eaux de toilette.

— Pauvre Maurice, soupira Gérakhi, et moi qui voulais l'engueuler pour mon canapé !



Une seule personne échappa à sa piraterie : Alfred Péreire.

Maurice Sachs était directeur, avant que je le devinsse moi-même, d'une collection catholique chez Gallimard. Un jour, il fut présenté à Alfred Péreire, homme fort érudit, historien à ses heures, qui venait d'écrire une vie du pape Pie XII. Sachs estima l'occasion inespérée d'entrer dans l'intimité de cet homme fortuné. Il lui proposa de publier sa biographie de Pie XII dans sa collection, pensant dans son for intérieur que l'auteur, flatté, lui saurait gré de son geste et l'en remercierait par un cadeau important. L'ouvrage fut donc édité.

Un peu de temps s'écoula avant que Maurice Sachs allât trouver Alfred Péreire pour lui demander un prêt de cinq mille francs.

— Cher ami, lui répondit Alfred Péreire, vous avez bien fait de venir à moi. J'en suis flatté. Mais que pourrez-vous faire avec cinq mille francs ? C'est une somme bien trop mesquine que j'aurais honte de vous prêter. Pour un garçon de votre élégance, aimant le luxe, ce n'est pas cinq mille francs qui conviennent mais cinquante mille.

— Croyez-vous, répliqua Sachs, qui n'en espérait pas tant. Oui, vous avez raison.

— Sûrement, sûrement, mais voilà : je ne puis actuellement pas disposer de cette somme. Surtout qu'il ne soit plus question de cinq mille francs.



Maurice Sachs n'avait guère le goût des femmes ; il faisait même volontiers étalage de son homosexualité, à l'exemple d'André Gide dont il se disait le disciple. Néanmoins, il y eut dans sa vie quelques

exceptions, les unes sans intérêt dont il a fait état dans ses livres, les autres plus conséquentes eu égard à la notoriété des partenaires sur lesquelles il a gardé le silence. Vers elles il fut poussé plus par le rôle qu'elles jouaient dans certains milieux que par une attirance véritable. Nous observerons la même discrétion que lui en taisant leurs noms bien que presque toutes ne soient plus de ce monde ; nous leur attribuerons simplement un numéro selon l'ordre de leur entrée dans son existence : Mme Une, Mme Deux, Mme Trois, Mme Quatre.

Maurice rencontra Mme Une chez les Gallimard. C'était une jolie Américaine du Sud, menue, très brune, d'une gaieté frisant l'hystérie, qui chantait des chansons mexicaines et espagnoles en s'accompagnant à la guitare. Elle était assez séparée d'un mari célèbre quoique habitant sous le même toit. Un jour, Maurice arriva avec deux camarades. Elle les reçut étendue sur un lit, ayant bu copieusement d'après les apparences. Dans sa surexcitation, elle prétendait cacher un revolver sous son oreiller pour tuer son mari qu'elle accusait de la tromper. Lorsque celui-ci apparut, elle n'en fit rien. Flegmatique, il la regarda s'agiter, repartit sans proférer une parole et sans avoir même jeté un regard sur les trois hommes.

S'étant aperçu que la jeune femme plaisait infiniment à Gaston Gallimard, Maurice se mit en tête de faire sa conquête. Il s'y employa avec insistance, la comblant de pneumatiques, de fleurs, de cadeaux, d'invitations à dîner. A cette époque Mme Une était financièrement fort démunie, vivant comme une folle dans un indescriptible désordre. Devant ce jeune homme fastueux si occupé à la séduire, elle estima que l'aventure ne manquerait ni de charme ni d'intérêt. De son côté, un Maurice Sachs sans le sou et rongé de dettes s'imagina que cette jeune femme, épouse d'un célèbre personnage, appartenant elle-même, racontait-elle, à une richissime famille mexicaine, serait susceptible non pas de l'entretenir, mais de pourvoir tout au moins aux frais d'une escapade romanesque. Telles étaient leurs arrière-pensées lorsqu'ils partirent pour Versailles où Maurice Sachs avait retenu au Trianon-Palace une suite princière au nom de Mme Une. Ils y arrivèrent dans une superbe voiture de louage, commandèrent du champagne, dînèrent de caviar, d'asperges vertes et de fraises des bois, se promenèrent en victoria à deux chevaux dans les avenues du parc, chacun persuadé que l'autre était en mesure de faire face à tant de largesses.

Au bout de deux jours et surtout de deux nuits, Mme Une jugea la poire suffisamment mûre pour confesser des difficultés pécuniaires — oh ! momentanées, assurait-elle. Maurice Sachs écouta impassible cette décevante confidence et répondit avec sang-froid qu'elle n'avait aucun souci à se faire car il se ferait un plaisir de l'aider. Sur ces paroles réconfortantes, on fit monter une nouvelle bouteille de champagne. Brusquement, Maurice se leva :

— Grands Dieux ! me voilà sans cigarettes. Excusez-moi cinq minutes, ma chère. Je descends en acheter.

Et passant dans sa chambre, il ramassa précipitamment ses affaires qu'il fourra dans sa valise, se rendit droit à la gare et sauta dans le plus prochain train pour Paris.

J'ignore de quelle manière Mme Une se débrouilla avec la direction du Trianon-Palace et sortit de cette situation, mais je sais qu'elle et Maurice ne se revirent jamais plus et qu'elle garda le silence sur cette aventure qui la couvrait de ridicule.

L'aventure avec Mme Deux, à laquelle l'éditeur faisait également la cour, eut peut-être son point de départ dans un mouvement d'agressivité de Maurice. Ce dernier avait, en effet, à l'égard de celui qui était en quelque sorte son patron, un complexe d'infériorité qui le poussait à triompher de lui sur d'autres terrains que ceux de la réussite matérielle, par exemple en obtenant les faveurs d'une femme qu'il désirait.

Entre Sachs et Mme Deux, la romance se limita à quelques pas-sades dans des hôtels, en particulier dans celui près du *Bœuf sur le toit*, rue Boissy-d'Anglas, dont le patron trônait derrière sa caisse et connaissait parfaitement ses clients par leurs noms. Aussi accueillit-il Maurice par sa formule rituelle :

— Bonjour, monsieur Sachs. Ce sera vingt francs comme d'habitude.

Puis apercevant que la personne derrière Maurice était du sexe féminin, il se reprit :

— Ah ! pardon : Vingt-cinq francs.

Mme Trois était une mince personne, très blonde, très évanescence, qui semblait sortir d'une gravure anglaise. Elle était l'objet de l'admiration des amis de son frère qui appartenaient aux coteries allant de Max Jacob et Jean Cocteau aux peintres surréalistes. Elle devint du reste la femme d'un des plus illustres d'entre eux mais ne la demeura pas longtemps, se mit à boire et à se droguer. On raconta qu'elle avait été la maîtresse de Soutine, quand le hasard la mit sur le chemin de Maurice Sachs qu'elle connaissait déjà et avec qui elle fit une fugue. Ils s'évadèrent vers la campagne et s'installèrent dans une auberge luxueuse. Bientôt excédé par les divagations de Mme Trois qui, dans sa folie de la persécution, se prétendait espionnée par son père déguisé en bonne sœur, Maurice s'éclipsa une nuit sans payer la note de l'auberge, abandonnant son bagage, variant à peine le scénario dont il avait usé avec Mme Une. Quant à Mme Trois, après avoir traîné un peu partout, elle mourut dans la misère.

Maurice Sachs alla jusqu'au mariage... blanc avec la fille d'un pasteur presbytérien, mais cela se passa très loin sur les bords du Pacifique, dans la dernière ville des Etats-Unis, premier port vers l'Alaska.

Maurice Sachs portait sur les femmes des jugements qui n'étaient pas sans certaines vérités. Je ne parle pas de celles auxquelles il avait pu s'intéresser personnellement mais des femmes en général. Il s'en est fort bien expliqué dans *Au temps du Bœuf sur le toit* :

« Avant 1914, écrivit-il, il y avait des femmes du monde, des actrices, des grues et des bourgeoises ; cette classification n'a plus cours. Il n'y a plus de grues et ce sont les femmes du monde qui font les putains.

Ces grues d'avant guerre s'appelaient des courtisanes ; elles étaient célèbres, affichées, entretenues sur un grand pied, ayant domestiques, hôtel, équipage, leur coffret à bijoux garni, leurs malles pleines de fourrures et de dentelles ; un voyageur de marque pouvait faire chez elles une passade flatteuse et quasi publique, un jeune homme bien ne pouvait se tuer pour elles avec élégance et un vieillard riche se ruiner avec honneur. Les plaisirs qu'elles procuraient aux hommes leur sont aujourd'hui donnés par des femmes du monde ou des petites bourgeoises contre un voyage à Cannes, une saison à Megève, un manteau de fourrure ou le plaisir.

Ces habitudes nouvelles ont peut-être paru plus pratiques, et plus piquantes ; toujours est-il qu'elles ont prévalu de façon à laisser penser que Liane de Lancy, Odette de Baumont, Jeanne Chauvin, Lota Bernard, Louisa de Mornand, Gaby de Noval n'auront pas de successeurs !

...On ne fait plus de visites sans objet, de ces visites de politesse qu'on faisait pour remercier d'un déjeuner, d'un service, etc., cela vient de ce que les femmes n'auraient plus le temps de recevoir.

On ne va plus déposer des cartes de visite chez les personnes qu'on a rencontrées la veille, ou chez nulle personne du reste. »



Les problèmes religieux de Maurice Sachs furent assez troubles. Sa crise de ferveur subit l'influence de Jean Cocteau. Ce dernier, anéanti par la mort de Raymond Radiguet, avait trouvé dans l'atmosphère scolastique de Jacques et Raïssa Maritain consolation et espoir, ce qui fournit à l'esprit parisien l'occasion de faire sourire à ses dépens en l'appelant « *le veuf sur le toit* ».

Il est probable que c'est à l'époque de son grand deuil, en 1923 ou 1924, que Cocteau aura fait la connaissance de Sachs. Ce dernier a raconté dans *le Sabbat* que le poète l'aurait reçu un matin rue d'Anjou, où il habitait alors avec sa mère, dans sa chambre aux murs couverts de portraits et de photographies de lui-même et de Radiguet. Comme toujours, il exécuta son éblouissant numéro pour l'enchantement de son nouvel admirateur, sortit sans affectation de

dessous son lit un plateau d'opium et se mit à fumer. Un temps, les Maritain l'emporteront sur l'opium. Leur sollicitude ainsi que les lettres édifiantes de Max Jacob préparèrent son retour dans le sein de l'Eglise. Poussé par Jacques et Raïssa, Jean Cocteau acceptera, en 1925, d'entrer en clinique pour se faire désintoxiquer. Lorsque, plus tard, il aura communiqué dans leur chapelle de Meudon avec Massignon, Henri Ghéon, les Stanislas Fumet, il éprouvera le besoin de récolter des adeptes. De même qu'il avait ébloui Sachs lors de sa première visite rue d'Anjou, de même l'émerveilla-t-il avec la révélation chrétienne. Ainsi, l'amena-t-il chez les Maritain, qui l'adressèrent aussitôt au père Pressoir, directeur du séminaire de l'Institut catholique. Maurice, instruit dans la religion catholique, fut baptisé ; Maritain signa l'acte de baptême par procuration représentant le parrain Cocteau, Raïssa fut sa marraine, ce qui n'empêcha pas celle-ci de noter dans son journal, à la date du 30 août 1926 : « *Malgré tout, je ne suis pas rassurée. Ce garçon a quelque chose d'obscur qui m'inquiète.* »

Néanmoins, Sachs deux mois plus tard confie à Cocteau qu'il souhaite entrer dans les ordres. Noël le trouvera au séminaire des Carmes. L'étrange séminariste remédie à l'austère inconfort de sa cellule en l'agrémentant d'un tub et en y conviant ses amis pour le thé. Cette indépendance fera long feu surtout après que celui qui allait devenir le cardinal Verdier, archevêque de Paris, et n'était encore que le directeur des sulpiciens, considérera que la façon dont ce séminariste se promenait sur la plage de Juan-les-Pins, le regard plus attiré par l'anatomie des jeunes nageurs que baissé sur les pages de son bréviaire, était incompatible avec les disciplines de son institution. Le passage de Maurice Sachs au séminaire eut cependant un résultat effectif car ses directeurs demandèrent que ses dettes fussent payées. Les amis y pourvurent et Max Jacob, dans une lettre inédite de 1926, écrira que Maritain s'inscrivit le premier « *pour la plus grosse somme (1)* ».

L'été de cette même année 1926, à Juan-les-Pins, Maurice Sachs débaucha le jeune fils d'une Américaine. Il comprit que le climat du séminaire n'était pas le sien et courut à Saint-Benoît chercher refuge un moment auprès de Max Jacob. Ensuite, il accomplit son service militaire et commença d'écrire tout en travaillant à la librairie-galerie des Quatre-Chemins. De son côté, Jean Cocteau, pour se libérer définitivement de Maritain (après l'échange de leurs deux lettres parues sous couverture rose chez Gallimard), publia sans nom d'auteur, sans nom d'éditeur, vingt et un exemplaires du *Livre blanc*. Il voulait éviter de peiner sa mère, qui « *subit déjà, dit-il, les coups de téléphone anonymes et injurieux des surréalistes qui l'instruisaient des mœurs de son fils* »... Mais dans les milieux littéraires, tout le monde connaissait le nom de l'auteur et savait que l'éditeur anonyme était Maurice Sachs (2).

(1) *Cocteau* par J.-J. Kihm (page 192).

(2) *Cocteau* par J.-J. Kihm.

Plus tard, Maurice Sachs devait écrire à propos de son baptême une bien émouvante confidence :

« Je regarde quelquefois cet acte singulier par les noms qu'il accole et qui marque une date singulière dans ma vie : 1925, 29 août : ... ayant reconnu que hors de la véritable Eglise il n'y a point de salut, a fait profession de la religion catholique, apostolique et romaine et renoncé entre mes mains aux erreurs des Juifs, etc.

Renoncer aux erreurs des Juifs ! Je me le demande.

Il ne me semble pas que je crois encore en Dieu, mais si je devais un jour le vénérer à nouveau, je n'irais pas le louer dans les églises catholiques, ni dans le temple protestant où l'on m'a plus tard reçu membre de la secte presbytérienne ; je retournerais au temple de mes pères prier avec les Juifs, car en des temps comme ceux que nous vivons, où les Juifs retrouvent leur plus grand honneur dans le martyr, on est plus fier d'être Juif qu'aux jours de la prospérité d'Israël, et je m'en voudrais, si je devais prier, de ne pas m'agenouiller avec les fils d'Abraham, mes frères.

Mais... qui prierais-je au jour de ma conversion ? Quel était donc ce Dieu ? Il m'a semblé parfois, non pas que je ne croyais plus, mais qu'il n'était plus, que Dieu était mort. »

Ailleurs, Sachs remarque d'une façon fort pertinente :

« Que ceux qui s'étonnent de ce que les Juifs ont subi de nos temps se rappellent que sous Louis XIV (et dès avant la révocation de l'Edit de Nantes), « on défendit, dit Voltaire, aux maîtres d'école calvinistes de recevoir des pensionnaires. On mit les ministres à la taille ; on ôta la noblesse aux maires protestants. Les officiers de la Maison du roi, les secrétaires du roi qui étaient protestants avaient ordre de se défaire de leurs charges. On n'admit plus ceux de cette religion ni parmi les notaires, les avocats, ni même dans la fonction des procureurs ».

Voilà, conclut Sachs, ce qui se passait dans le siècle où la France a produit ses plus grands hommes et entre chrétiens. »

Après s'être marié aux Etats-Unis avec la fille d'un pasteur protestant dont il ne fut pas long à divorcer, Maurice Sachs revint en France pour s'adonner à d'autres transformations. L'habillement n'était pas obligatoirement un déguisement pour lui, à moins que ce ne fût encore une manière de se déguiser que de vouloir ressembler à un gentleman britannique.

Il savait que je me rendais souvent à Londres dans ma famille anglaise et il profita d'un de mes déplacements pour s'offrir à m'accompagner. J'acceptai avec plaisir la distrayante compagnie de cet Arlequin qui ne cachait pas son intention de reconstituer sa garde-robe. A Londres, il descendit dans un des plus luxueux palaces. Ma sœur et mon beau-frère lui ouvrirent largement leur porte. Dans les entretiens qu'il avait avec ce dernier, il posait insidieusement des questions sur les meilleurs tailleurs, les meilleurs chemisiers, les meilleurs bottiers, les meilleurs chapeliers. Ainsi connut-il tous les fournisseurs de mon beau-frère auprès desquels il se recommanda. Une semaine durant, il ne quitta ni un tailleur fameux de Saville Row, ni un bottier non moins fameux de Clifford Street, ni le plus coûteux chemisier de Bond Street, ni même Lock, le chapelier de Brummell dans St-James's Street afin de se soumettre aux essayages que nécessitait, avant la guerre de 1939, la mode britannique pour permettre à un homme d'être suprêmement élégant sans se faire remarquer. Il acquit aussi une paire de jumelles et une canne pliante pour s'asseoir sur les terrains de sport, accessoires qui parachevaient un ensemble de costume de tweed et de chaussures de daim. Bref, il serait revenu à Paris dans l'équipage digne d'un maharadjah si, par je ne sais quel malencontreux concours de circonstances, un des fournisseurs n'avait eu vent de la réputation de ce client français. Bien entendu, il suffisait qu'un seul eût la puce à l'oreille pour que tous les autres fussent prévenus d'avoir à se méfier. Ce fut alors un véritable sauve-qui-peut. Les uns exigèrent d'être payés comptant (Sachs n'était nullement en mesure de le faire) sans quoi les commandes ne lui seraient pas livrées ; les autres, encore plus paniqués, vinrent reprendre leurs marchandises à l'hôtel, causant un désastre supplémentaire : en effet, la note de la semaine fut instantanément remise à Maurice Sachs auquel, son coup de force raté, il ne restait plus qu'à s'enfuir de Londres. Fuite rendue d'autant plus urgente qu'à ce coup de force s'ajoutait un désastre théâtral. Le voyage à Londres avait pour motif l'inauguration d'une saison franco-britannique consistant à donner en alternance en anglais une courte comédie de Sheridan et en français *les Deux Couverts* de Sacha Guitry. A cette intention, un théâtre avait été loué, une troupe d'acteurs avait été engagée par un ami commanditaire, descendu avec Robert d'elles Donne dans un hôtel modeste alors que Maurice Sachs étalait son importance d'entrepreneur de spectacle au Claridge's. Hélas ! au bout de trois représentations, ce coûteux festival se solda par un four mémorable.



Ce qui frappe chez Maurice Sachs, c'est l'absence de honte. Ses turpitudes ne l'empêchaient pas d'être clairvoyant. « Ah ! s'il suffisait de rêver qu'on sera meilleur ! » soupirait-il. A cela, il s'inventait une réponse de théologien :

« C'est le démon qui vous met à l'aise dans le mal, qui vous souffle une justification. » Il ne s'imaginait pas autrement qu'il n'était et exprimera son désespoir face à « ...des hommes auxquels il n'était pas besoin de se présenter sous un faux habit, et qui vous aiment pour ce qu'on est réellement. Plus tard, continuera-t-il, au pire de mes découragements, lorsque je sombrai presque entièrement dans le dégoût de moi-même, lorsque la vie dure et ma propre faiblesse m'eurent entraîné aux bords de certains abîmes moraux, il m'arriva de me ressouvenir de M. Bais, de Montcalm et de quelques rares hommes de cette espèce, et de puiser dans ce souvenir la force de vouloir vivre mieux ou celle même tout simplement de vivre. Je me disais : « Aussi bas que tu sois tombé il est en toi quelque chose de pur, un lien (peut-être de courage et de franchise) qui t'unit à eux », et je ne perdais pas tout espoir en moi-même (3) ».

Voilà les regrets que laissait échapper ce farceur de génie, ce Falstaff amoral, cynique, qui ne reculait devant aucune indécatesse pour satisfaire ses appétits de bonne chère et de plaisirs socratiques..

Il avait le sens inné de la chronique dans la grande tradition classique. Il suffit de se reporter au *Tableau des mœurs de ce temps*, suite de portraits dans la ligne de La Bruyère et de Tallemant des Réaux, un de ses mémorialistes préférés. L'ouvrage posthume, inachevé, qui parut en 1948, fort bien intitulé *Chronique joyeuse et scandaleuse* (4), en est également un témoignage. Scandaleuse, oui ; joyeuse aussi mais avec un arrière-goût bien amer. Elle débute, cette chronique, d'une façon éblouissante, mais ses miroirs se ternissent vite. Ainsi, le portrait de l'académicien Babillot transpose les traits de caractère et les manies d'Abel Hermant. Commencé dans la plus franche bouffonnerie, il s'achève dans la plus hideuse des caricatures quand Sachs décrit la manière qu'avait ce dernier de porter sa tête comme par mégarde : « La raie même que le col imprimait au cou semblait faire la preuve d'une décollation récente, et comme il ne la bougeait point mais dandinait bêtement son corps, il avait l'air d'un saint Denis (hélas ! nu et fort mal sculpté) qui, fatigué de porter sa tête à la main, l'avait posée sur son cou pour s'en débarrasser. » Sur cette image grotesque ne flotte-t-il pas un voile funèbre ?

Parmi tant d'autres modèles, comment ne pas reconnaître Cocteau dans les attitudes de Sanqueur, Maurice Rostand dans une réplique osée ? Cependant, ne nous y trompons pas. Derrière l'aventurier picaresque se cachait, outre l'écrivain de talent, le cœur bon, tendre, sensible, serviable de celui que ses amis — et il en avait de nombreux —, appelés « les compagnons de la biquette », ont bien connu et tout pardonné. Tous avaient été les jouets de ses tours pendables :

(3) *Chronique joyeuse et scandaleuse*. Éditions Corrèa.

(4) Éditions Corrèa.

en matière d'argent souvent, en amitié jamais. Il y avait quelque chose de tragique en cet épicurien faible, sans volonté, lancé vertigineusement vers l'abîme, ce forcené qui déployait d'incalculables forces de charme et d'intelligence pour assouvir un plaisir immédiat. Afin de mener la vie telle qu'il l'entendait, il fallait de l'argent, beaucoup d'argent, et vite. Or, comme il n'en avait pas et qu'au fond il était paresseux, renâclant à tout travail discipliné ou fastidieux, il ne cessait d'avoir recours aux expédients les plus véreux, d'échafauder les combines les plus compliquées, d'accumuler les emprunts jamais remboursés ou alors remboursés par de nouvelles escroqueries. Le suspect était son climat.

La vie de ce Figaro sans scrupule ne fut pas une course au trésor mais une besogneuse recherche des fonds qui lui étaient tout de suite nécessaires. Son imagination toujours à l'affût lui inventait des affaires mirobolantes, affaires qui devaient lui permettre de rembourser ses victimes car il souhaitait sincèrement payer ses dettes, rendre ce qu'il avait chapardé et même distribuer à profusion autour de lui. Il était, en effet, généreux, très généreux. Malheureusement ses projets étaient sans consistance et, toujours démuné d'argent, il s'embourbait davantage dans de nouvelles malhonnêtetés. Un des aspects singuliers de son caractère était un désir de fanfaronner et d'étaler ses vices. Maurice Sachs se plaisait à raconter lui-même ses exploits ; il était le premier à en rire bien que l'angoisse ne le quittât point ; il savait qu'au bout de tout cela un gouffre l'attendait. Pour s'en persuader, il suffit de relire la fin du *Sabbat* et de *la Chasse à courre* où il se révèle son propre juge. A cette angoisse un remède : l'alcool, l'alcool qui facilite les contacts, amenuise la hauteur des obstacles, donne de l'audace, supprime la peur. L'alcool lui était indispensable. Le docteur Allendy, qui introduisit la psychanalyse en France, qui fut son ami, détecta clairement le combat que se livraient le bon et le mauvais Maurice, le second l'emportant toujours sur le premier. Gaston Gallimard, abusé par lui comme tant d'autres, disait qu'« on ne pouvait le juger avec un critère ordinaire ». Sachs, parfois, souvent même, décidait de « changer », de repartir à zéro. Plus d'alcool ! plus de combines ! plus de folies ! Ses serments d'ivrogne ne duraient que ce que durent des serments d'ivrogne... jusqu'à la mort.

Sur sa mort, plusieurs versions ont couru. Pendant l'occupation, menacé d'emprisonnement à la suite de plaintes en escroquerie déposées contre lui, il s'engagea au S.T.O. et partit pour l'Allemagne. Robert d'elles Donne reçut de lui en décembre 1942 une carte de Hambourg :

« Je regrette, écrivait-il, de ne pas pouvoir présenter aux deux amis mes vœux de Noël sur un plat d'argent, mais c'est ce que rend impossible ma condition d'ouvrier d'usine.

Je travaille dur. Excellente réforme. Je vis au camp dans un brouhaha de régiment et une grande solitude intérieure. C'est à la fois du Zola et de l'Hector Malot. Je conduis une

grue électrique au-dessus d'un chantier. Cela laisse le loisir de méditer sur les destinées humaines.

Je serais très heureux si tu m'écrivais un mot. Je suis le seul à ne recevoir jamais de courrier... »

Et en post-scriptum : « *As-tu su que notre bon Allendy était mort à Montpellier ?* »

Si j'ai retranscrit le texte de cette carte, c'est qu'il est le dernier caillou jeté sur une piste qui va bientôt s'effacer dans la légende.

On raconta que Maurice Sachs aurait fait fortune en collaborant. On raconta qu'il aurait parlé à la radio ennemie dans des émissions à destination de l'Amérique, sa parfaite connaissance de la langue anglaise le lui permettant. On raconta même qu'il aurait acheté un immeuble puis aurait été arrêté à la suite de scandales. Hélas ! avec lui toutes les suppositions sont permises. On raconta encore qu'à l'entrée des alliés en Allemagne, il aurait été évacué et transféré avec d'autres malheureux de prison en prison, au fur et à mesure de l'avance des armées, et, pour finir, abattu au bord d'une route comme traînard, malade, épuisé par les si longues marches.

L'éditeur de son livre posthume *le Sabbat* expliquait dans une préface que l'auteur, déporté en Allemagne comme Juif, y avait connu une fin sans doute peu honorable car on le soupçonnait d'avoir dénoncé plusieurs de ses coreligionnaires. Le journal allemand *Suddeutsche Zeitung* revint sur cette pénible affaire en signalant la publication chez l'éditeur Roedeberg d'un ouvrage intitulé *la Résistance à Hambourg 1933-1945* par Ursel Hochmuth et Ilse Jacob. On y lisait ceci :

« Un jour de 1943, un hôte distingué arriva de Paris et fut présenté à un groupe d'antnazis de Hambourg. On le disait ancien secrétaire de Gide et de Cocteau. Il s'appelait Ettinghausen dans l'état civil et Maurice Sachs dans les lettres.

En juillet 1943, la Gestapo frappa. Elle arrêta en particulier l'étudiant Albert Suhr, âgé de 22 ans. Puis, nouvelle rafle de dix-huit jeunes gens le 8 octobre.

C'est alors qu'Albert Suhr vit dans la cour de la prison où il était détenu Maurice Sachs qui descendait d'un panier à salade. Il fut torturé de remords à l'idée qu'il avait peut-être, par des paroles imprudentes, contribué à l'arrestation de cet étranger, jusqu'au jour où Sachs fut transféré dans sa cellule. Suhr se jeta dans ses bras et lui cria : « J'ai honte pour mes compatriotes ! » Sachs répondit simplement : « Vous êtes bien naïf. »

Suhr ignorait encore que son compagnon de cellule était en réalité depuis le mois de mai 1943 l'agent de la Gestapo G. 117. Sachs avait également fait un séjour dans la cellule de John Glück, qu'il devait compromettre dans une tentative d'évasion. Il prévint le commandant de la prison le jour où les barreaux allaient achever d'être sciés et Glück fut condamné à cinquante-quatre jours de cachot. Suhr raconta naïvement à Sachs tout ce qu'il savait sur la résistance de Hambourg, dans son désir de réhabiliter les Allemands à ses yeux.

Sachs revenait de tous les interrogatoires la mine réjouie. Plus tard, Suhr devait apprendre que la Gestapo fournissait de la drogue à son compagnon. Quand il fut transféré dans une autre cellule, un codétenu lui glissa : « Ettinghausen Gestapo. » Suhr regretta alors amèrement les confidences qu'il avait faites. Fin novembre, Sachs partit dans une voiture cellulaire en compagnie d'un nommé Heinz Kucharski,

qui réussit à s'évader plus tard. Ce dernier révéla le secret des activités véritables de Sachs, qui allait être abattu par un membre flamand de la Gestapo au cours d'un transfert de détenus en route vers Kiel. »

Le courrier des lettres du *Figaro* qui reproduisait ce passage laissait aux auteurs du livre et aux témoins cités la responsabilité de leurs affirmations, espérant que la publication dans le journal susciterait peut-être de nouveaux témoignages.

Si cette dernière version est vraie (et elle semble vraisemblable) et si, comme on le répète souvent, l'homme encore lucide devant une mort imminente a une vision panoramique de son passé, Maurice Sachs, à l'instant suprême où défilait son existence, a dû réaliser l'immense et sordide gâchis qu'avait été la sienne, le gaspillage de ses dons, l'inutilité de son intelligence et le peu de profit qu'il avait tiré de la vie, qu'il avait tant aimée. Même la consolation de se voir reconnu en tant que véritable écrivain, ce qu'il souhaita si ardemment, lui fut refusée de son vivant. En effet, il n'atteignit à la célébrité qu'avec *le Sabbat*, livre posthume et confession déchirante.

Sous le masque diabolique d'un personnage peint par Jérôme Bosch, Maurice Sachs n'en demeure pas moins un écrivain totalement original, un chroniqueur qui marque son époque, un mémorialiste hors série.

Derrière sa grimace souvent poignante qui refoule des larmes, il est digne de figurer en bonne place dans le cortège de ceux que M. Pierre de Boisdeffre a appelés *les écrivains de la nuit*.

ANDRÉ DAVID



La fin de Maurice Sachs

On a beaucoup écrit à ce sujet, trop, semble-t-il, car on s'est efforcé à donner à cette vie la conclusion mélodramatique qui semblait lui convenir. La vérité, la voici. Du moins, l'état actuel de la vérité.

Maurice Sachs, Maurice Ettinghausen, puisque c'est le nom qu'il portait à Hambourg comme sur l'état civil, était donc entré au service de la Gestapo, sous le n° G. 117 et aux appointements de 80 RM. par semaine (sa fiche a traversé les destructions). Il avait mené pendant tout l'été 1943 une vie étrange, promenant au milieu des ruines et des incendies son cynisme d'apprenti policier.

Bientôt, ses renseignements se révélèrent insuffisants; son coup de maître avait été l'arrestation d'un certain nombre de porteurs de tracts de « la rose blanche », une organisation antifasciste bavaroise. Mais il fut rapidement obligé d'inventer des complots, de monter des provocations qui souvent échouèrent. Pour finir, il suivit le chemin de ses victimes et fut incarcéré le 16 novembre 1943 à la prison de Fuhlsbüttel, un faubourg de Hambourg.

Ce vieux bâtiment, depuis longtemps maison d'arrêt, avait vu une de ses sections transformée en prison de la Gestapo : ce détail avait son importance ; nous le verrons plus loin.

Sachs s'était « installé » dans la vie cellulaire ; il servait de « mouton » tout en menant avec ceux qu'il était chargé d'espionner des conversations pleines d'étincelles — bien des détenus en témoignent encore. Il lisait, en français, en anglais (l'exemplaire annoté des Aphorismes d'Edgar Poe qu'il avait en prison a été entre nos mains), écrivait, se sentait heureux. Cette euphorie singulière eut une fin brutale : avril 1945. Les troupes anglaises remontent vers l'Elbe. Les prisonniers de Fuhlsbüttel vont connaître un sort bien différent : les « droit commun », vingt-cinq environ, restèrent jusqu'à la fin dans le bâtiment qui était le leur. Un jour, avant l'arrivée des Anglais, leurs gardiens — quelques territoriaux — leur font nettoyer la prison avec cette « Gründlichkeit » qui résiste à toutes les capitulations, puis leur ouvrent la porte. Il est nécessaire de préciser ces faits pour éviter que la légende ne précède l'histoire et ne la supplante.

Quelques-uns des détenus politiques — trente-cinq exactement — furent envoyés à Neuengamme où ils furent « liquidés ». Les autres devaient être évacués ; ils le furent vers Kiel et plusieurs centaines de ces malheureux quittèrent Fuhlsbüttel en quatre groupes. Le premier « transport » fut opéré en bateau par le canal mer du Nord-Baltique ; celui-ci étant devenu impraticable par suite des attaques aériennes, les convois suivants prirent la route.

Le commandant SS de la prison, un certain Tessmann, condamné à mort par la suite et exécuté, avait donné l'ordre d'abattre qui flancherait (« Wer schlapp macht, wird erschossen »). Cette consigne ne sera suivie que dans un des groupes sous la responsabilité personnelle du chef de la colonne, SS Oberscharführer Henning ; ce convoi auquel appartenait Maurice Sachs se mit en route le 12 avril 1945 au matin. Ce jour-là, on fit environ trente kilomètres, un maximum pour des hommes épuisés ; presque autant le lendemain, où l'on passa la nuit dans des granges, un peu avant Neumünster, petite ville du Schlesvig-Holstein. Le 14 avril, enfin, après une dispersion dans les fossés provoquée par une nouvelle attaque de chasseurs alliés, deux prisonniers se déclarèrent incapables d'aller plus loin. L'un était un ancien gardien de prison, du nom de Richard Hartmann, enfermé pour avoir eu certaines complaisances monnayables à l'égard des détenus, l'autre était Maurice Ettinghausen.

Tous deux furent conduits à l'écart, non loin du hameau de Wittorferfeld et abattus par un SS flamand nommé Vouth. Les habitants des fermes voisines entendirent les coups de feu et vinrent se rendre compte dès que le « transport » se fut ébranlé à nouveau. L'une des victimes eut encore quelques mouvements convulsifs ; d'après sa maigreur et sa calvitie, il devait s'agir de Sachs, Hartmann était plus fort et mieux vêtu.

Un autre policier, Hahn, avait reçu mission d'aller annoncer à la police criminelle de Neumünster la double « tentative de fuite » ; une nouvelle alerte le força à rebrousser chemin, puis à repartir avec une note contenant les noms des deux morts, note qu'il remit à l'un de ses collègues de Neumünster.

Trois Russes faisant partie du convoi devaient être aussi sauvagement abattus un peu plus loin ; les autres furent enfin libérés à Kiel.

Quant aux deux cadavres, ils restèrent quarante-huit heures sur place, jusqu'à ce qu'un paysan, commis à ce soin par le maire de Gadeland, la commune voisine, les ait transportés en voiture à cheval jusqu'à Neumünster

où ils furent ensevelis sans cercueil dans le cimetière local, ainsi qu'il ressort des déclarations de l'entrepreneur des pompes funèbres.

Les deux actes de décès furent enregistrés sur les registres d'état civil de Gadeland sous les numéros 16 et 17/1945.

Le policier Hartmann fut identifié quelque temps plus tard par un de ses frères et cette confirmation est portée sur le registre. Quant à la page numérotée 17, elle porte les mentions suivantes :

Nom : Maurice Ettinghausen.

— Date et heure du décès : 14 avril 1945, 11 heures du matin.

— Situation de famille : inconnue.

— Lieu et date de naissance : inconnus.

— Profession : inconnue.

— Dernier domicile : Hambourg-Fuhlsbüttel (donc la prison de la Gestapo).

Enfin, la rubrique « Cause du décès » était laissée en blanc !

La pièce, absolument irrégulière au point de vue légal, était signée par le maire, un certain Francke, nazi notoire (« Ortsgruppenleiter » du parti).

Voici les renseignements les plus précis qui puissent exister sur la mort de Maurice Sachs. Seule une exhumation, qui ne paraît pas impossible, pourrait nous permettre de savoir de façon décisive si ce fut bien dans cette lande du Holstein, sous le ciel toujours un peu gris et parmi les bosquets chétifs de l'Allemagne du Nord, que fut sonné l'hallali de la « chasse à courre ».

ETIENNE GUELAND et HENRI PERRIN
Hambourg, juin 1951

